

RAPHAËL DARGENT

Marie-Amélie

La dernière reine



Tallandier

Marie-Amélie

DU MÊME AUTEUR

- L'Impératrice Eugénie. L'obsession de l'honneur*, Paris, Belin, 2017.
Marie-Antoinette, Chalon-sur-Saône, Éveil et Découvertes, 2017.
Anne d'Autriche. L'absolutisme précaire, Paris, Belin, 2015.
Louis XIV, Chalon-sur-Saône, Éveil et Découvertes, 2015.
Saint Louis, Chalon-sur-Saône, Éveil et Découvertes, 2014.
Charlemagne, Chalon-sur-Saône, Éveil et Découvertes, 2013.
Marie-Antoinette. Le procès de la reine, Paris, Grancher, 2012.
Cette histoire qui a fait Colmar, Eckbolsheim, Le Signe, 2012.
De Gaulle raconté aux enfants, Chalon-sur-Saône, Éveil et Découvertes, 2010.
Jeanne d'Arc racontée aux enfants, Chalon-sur-Saône, Éveil et Découvertes, 2011.
Catherine de Médicis. La reine de fer, Paris, Grancher, 2011.
De Gaulle. Portrait en douze tableaux d'histoire de France, Alès, Bayol, 2009.
Napoléon III. L'empereur du peuple, Paris, Grancher, 2009.

Raphaël Dargent

Marie-Amélie

La dernière reine

TALLANDIER

Conseiller éditorial : Thierry Sarmant

© Éditions Talandier, 2021
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.talandier.com
ISBN : 979-10-210-3591-1

« On dirait que l'ancien monde finit
et que le nouveau commence. »

CHATEAUBRIAND

« Nous sommes les derniers rois possibles en France. »

LOUIS-PHILIPPE I^{er}

« J'aime l'histoire et je déteste la politique,
mais l'histoire, n'est-ce pas la politique d'hier et d'avant-hier ? »

MARIE-AMÉLIE

INTRODUCTION

Malgré elle

« Je laisse la politique à mon seigneur et maître ;
mon parti à moi c'est la religion, la famille, la charité, le rôle féminin. »

MARIE-AMÉLIE

Que la reine Marie-Amélie ne soit pas la plus connue des souveraines de l'histoire de France est une évidence. Ni scandaleuse ni machiavélique, heureuse en ménage et n'ayant jamais exercé la régence, de ce fait ni exagérément critiquée ni excessivement admirée, elle ne laissa guère d'empreinte historique au-delà de son règne et est presque complètement oubliée aujourd'hui. Ni Catherine de Médicis ni Marie-Antoinette, Marie-Amélie fait pâle figure en comparaison de ses deux devancières. Mais ne nous y trompons pas : Marie-Thérèse d'Autriche, l'épouse de Louis XIV, ou Marie Leszczyńska, celle de Louis XV, n'étaient pas moins effacées qu'elle, et il n'est pas certain qu'elles aient laissé une marque plus importante dans notre histoire, et qu'elles soient aujourd'hui mieux connues. En France, la mise en retrait politique de la souveraine est la règle et le premier rôle l'exception, non l'inverse. En somme, serait-on tenté d'écrire, Marie-Amélie fut une reine « normale » – si tant est que la normalité puisse se concevoir pour une telle fonction –, et rien ne la distinguait pour qu'on la prît comme sujet d'étude.

Rien, en effet, ne nous destinait *a priori* à nous intéresser à ce personnage, nulle affinité particulière et nulle connaissance originale ; au contraire, tout ce qu'on savait d'elle constituait plutôt autant de raisons de ne pas nous y intéresser. Il était convenu que Marie-Amélie de Bourbon-Siciles, dernière reine de l'histoire de France, avait été une épouse aimante, une mère attentive, une fervente catholique – ce qui n'était point méprisable –, et qu'elle n'avait

joué aucun rôle important sur le plan politique, que la politique ne l'avait jamais intéressée, l'avait fait souffrir, qu'elle s'en était défiée toute sa vie ; qu'en somme, femme soumise ne vivant que pour sa nombreuse progéniture dans l'ombre de son mari, elle ne faisait jamais connaître officiellement son opinion et ne voyait surtout que les inconvénients de sa position. Elle-même répétait à l'envi que « [c'était] le souverain qui a[vait] tout le poids de la responsabilité de l'État », qu'elle ne devait s'en tenir qu'à « la religion, la famille, la charité », ce qu'elle considérait être le « rôle féminin¹ ». « Reine malgré elle », avait-elle confessé. Comment peut-on s'intéresser à un personnage aussi obscur et aussi peu attrayant, en vérité aussi peu politique, si éloignée des femmes d'autorité et de pouvoir vers lesquelles nous porte notre pente naturelle ? La réputation de la dernière reine de notre histoire est attestée, son image populaire figée, le jugement de la postérité entendu : Marie-Amélie a été reine à contrecœur, a souffert de sa position et s'est réjouie de ne plus l'être après la révolution de 1848. Est-ce si simple ?

Ce doute fut la première raison qui nous mena vers ce personnage, fort de cette conviction, mille fois vérifiée par la fréquentation des grandes figures historiques comme dans la vie sociale, que les êtres sont évidemment plus complexes qu'ils ne paraissent, que l'image que l'on se fait d'eux ou celle qu'ils s'efforcent de donner ne sont qu'une part de leur véritable personnalité, parfois qu'une façade, voire qu'un travestissement, et, d'une manière générale, que la vérité d'un personnage ne réside pas dans une univocité caricaturale, que la vérité historique oblige à la nuance. Pourquoi Marie-Amélie dérogerait-elle à la règle ?

Longtemps, la reine a donné lieu à un portrait aussi fade qu'idéalisé, et même les opposants du régime de Juillet, les adversaires du roi Louis-Philippe I^{er}, l'épargnèrent de leurs critiques, la disculpant des fautes qu'on imputait à son époux. Quant aux courtisans et aux nostalgiques du régime, ils ne voulurent voir et témoigner que de la grande charité de la reine et de sa foi profonde, n'hésitant pas à la comparer à une sainte. L'épouse, la mère et la chrétienne l'emportaient toujours sur la souveraine, qualité dont Marie-Amélie avait certes fait montre dans ses formes extérieures – chacun soulignant son allure et sa dignité proprement « royales » –, mais jamais sur le fond, se tenant toujours sur ce plan en retrait par rapport à son époux, à sa belle-sœur Madame Adélaïde ou à ses fils. De rares historiens – fort peu nombreux dans l'historiographie récente – ont voulu aller plus loin, les uns remettant en cause son dégoût affiché de la politique et son absence d'ambitions en ce domaine,

mais sans jamais pousser à leur terme des réflexions pertinentes ou de justes pressentiments ; les autres exagérant et simplifiant à l'excès ses conceptions politiques, les jugeant réactionnaires, afin de mieux faire correspondre leur portrait de la reine avec leur mépris de la monarchie de Juillet. Qu'elle tût ses idées jugées d'un autre temps ou qu'elle adoptât en tout les positions de son mari, par modestie et par soumission, Marie-Amélie n'apparaissait jamais chez eux comme une souveraine un tant soit peu intelligente, pragmatique et responsable. Bref, personne, ni hier ni aujourd'hui, n'a voulu la sortir de l'ombre où elle s'est tenue, où elle a souhaité se tenir. Il fallait aller plus loin dans l'analyse.

La seconde raison de notre choix se situe sur un autre plan et tient à deux dates : 1782 et 1866. Celles de la naissance et de la mort de Marie-Amélie, des dates dont l'écart définit une période charnière pour l'histoire de France, durant laquelle le pays connaît la Révolution et la Restauration, le coup d'État et l'élection, et hésite entre plusieurs régimes possibles, la monarchie absolue ou constitutionnelle, le régime plébiscitaire ou parlementaire, l'Empire ou la République. Sa position dans la longue chronologie de notre histoire confère de fait, et peut-on dire par hasard, à la reine Marie-Amélie une place à part dans la suite des souveraines françaises, puisqu'elle a vécu au premier rang les soubresauts politiques de l'histoire. Mais il y a plus : de par sa naissance et son mariage, de par son ascendance et sa descendance, la reine a mieux que quiconque incarné cette période. Ainsi le sujet Marie-Amélie dépasse-t-il la seule vie de la reine et peut se résumer à cette question : qu'est-ce qui, fondamentalement, a fait de cette femme, issue de la branche aînée des Bourbons, mais épouse et mère de la branche cadette, la *dernière* reine en France ?

Comment ne pas replacer ce règne, et avec lui l'*orléanisme*, cette mutation de l'idée monarchique, tentative de synthèse du passé et de l'avenir, transition entre l'Ancien Régime et la République, dans la longue histoire constitutionnelle française et considérer la vie et la personne de Marie-Amélie comme le cadre et l'expression de cette synthèse impossible, de cette transition imposée par le peuple, de cette transformation, subie plus que voulue ? Les grands écrivains ont souvent cette façon fulgurante et lumineuse de résumer une époque, de portraiturer une personnalité historique. Victor Hugo jugea que Louis-Philippe, qui avait « les manières du vieux régime et les habitudes du nouveau », « mélange du noble et du bourgeois », était donc « la transition régnante² », et l'auteur des *Misérables* – qui écrivit en 1825 une ode pour le sacre de Charles X et s'engagea pour l'amnistie des communards

en 1872 – justifia ainsi la révolution de 1830 : « Il fallait à la bourgeoisie comme aux hommes d'État un homme qui exprimât ce mot : halte³. » La monarchie de Juillet, issue pourtant d'une révolution, devait donc dire halte à la révolution permanente, aux soubresauts répétés qui depuis 1789 plaçaient le pays dans l'instabilité, bafouaient la légitimité du souverain, empêchaient son autorité. Le programme du roi des Français, qui se voulait du « juste milieu » entre l'aveuglement des blancs et la folie des rouges, prétendait concilier libéralisme et conservatisme. Il est évident, eu égard à ses origines, qu'un tel programme n'avait pas *a priori* les faveurs de Marie-Amélie. Elle l'adopta cependant. En épousant Louis-Philippe, la princesse n'avait pas seulement lié son destin à un homme : elle l'avait lié à une dynastie, celle des Orléans, dont elle engendra la nombreuse progéniture ; elle l'avait lié à une cause, celle de l'orléanisme, dont elle partagea le projet. Pourquoi ? Un tel mariage, aussi inattendu que possible, aussi improbable – épouser le fils de Philippe Égalité, le fils du régicide –, ne pouvait être seulement d'amour ; il devait être aussi d'intérêt et d'intérêt politique ; c'était nécessairement un pari sur l'avenir. En quoi consistait ce pari ? Pourquoi le faisait-elle ? Au nom de quelle ambition pour elle-même, pour sa famille, pour le pays ? Voilà autant de questions auxquelles cette biographie doit répondre. Aussi étonnant que cela puisse paraître, il n'est pas de sujet d'étude plus politique que la vie de la reine Marie-Amélie. Ce paradoxe – comprendre le projet politique d'une femme qui prétend détester la politique – est suffisant pour nous séduire.

La suite a été un long travail de recherche et de lecture de toutes les sources manuscrites et imprimées disponibles – parfois inédites –, des témoignages et Mémoires d'époque, français et étrangers, mais surtout de transcription de l'immense correspondance de la reine et de ses enfants – du moins d'une grande partie de celle-ci, tant la masse en est impressionnante. Cette étude, la plus vaste qu'il nous ait été donné d'accomplir, s'est révélée riche en confirmations mais aussi en surprises et a permis, en croisant ces lettres, de dégager un portrait neuf de la reine.

Certes, ces courriers sont assez majoritairement composés de remarques sur la santé des uns et des autres, de commentaires sur le temps qu'il fait, de mentions sur les déplacements de tel ou tel en Europe ou plus loin, de recommandations aux uns, de reproches aux autres, Marie-Amélie se posant comme le centre du clan familial, celle qui fait le lien entre tous. Mais ces lettres comportent aussi, au détour d'une anecdote familiale, d'une réflexion angossée ou fataliste, une phrase, et parfois même tout un développement,

INTRODUCTION

de nature politique qui prouve que jamais la reine ne s'est éloignée de cette préoccupation qu'elle prétendait cependant mépriser.

C'est ainsi qu'au-delà du déroulé chronologique de sa vie et de l'étude de son caractère, de ses goûts, y compris esthétiques, de l'image qu'elle a véhiculée, à dessein ou à son corps défendant, cet ouvrage montrera à quel point les principes, les convictions et les choix politiques de la reine Marie-Amélie ont marqué son existence et déterminé son destin.

Ce choix d'une lecture politique de la vie de la reine pourra surprendre tant il s'éloigne de ce qu'on a écrit jusqu'ici ; il est pourtant assumé et revendiqué. Car si Marie-Amélie fit tout pour rester dans l'ombre et plaïda constamment, à la manière de son mari, son désintéressement et son sens du sacrifice, il conviendra d'interroger sa sincérité. « Reine malgré elle », répétait-elle. C'est l'originalité et le défi de cet ouvrage que de retourner le sens de la formule et d'être une biographie de la reine *malgré elle*, c'est-à-dire – répétons-nous – d'oser le portrait politique d'une femme qui prétendit, peut-être avec trop de force, détester la politique. Notre conviction est que ses origines, sa personnalité même, son union avec le duc d'Orléans, l'expérience cruelle des soubresauts de l'histoire et ses convictions personnelles plaçaient de fait la princesse de Bourbon-Siciles dans une position particulière, qu'elle ne l'ignorait pas et qu'en fondant une nouvelle dynastie, en épousant les idées et le projet de son mari, en faisant le pari de l'orléanisme, elle obéissait à une ambition. Si elle fut la dernière reine en France, est-ce vraiment par hasard et par esprit de sacrifice ? Est-ce vraiment *malgré elle* ?

PREMIÈRE PARTIE

Le sang des Bourbons
(1782-1809)

CHAPITRE PREMIER

La fille de Marie-Caroline

« Elle a toujours été la meilleure des mères. »

MARIE-AMÉLIE

C'est un paysage paradoxal, aussi généreux qu'il est précaire, aussi lumineux qu'il peut être obscur, aussi calme qu'il peut brusquement s'agiter. Le voyageur qui fait halte dans la baie de Naples éprouve un sentiment unique et étrange, celui qu'ici tout peut s'arrêter, se finir, se clore, qu'en somme le port est atteint, la vie aboutie et le moment du dernier repos venu, qu'il n'y a plus ni jours, ni heures, ni minutes, mais juste, enfin, l'éternité. Or, ce paysage est un trompe-l'œil et la baie de Naples une sublime illusion ; le temps n'y est pas arrêté, il n'est que suspendu ; la douceur de vivre et ce sentiment de paix intérieure n'y sont que fugitifs. Chacun des moments délicieux qu'on y vit n'est qu'un répit accordé par la nature, laquelle a un nom, *Monte Vesuvio*, le Vésuve, énorme tumulus qui domine le golfe, de Misène à Sorrente, et qui, depuis l'an 79, maintient ses habitants sous la menace.

En réalité, en cette soirée de l'été 1783, le contraste était saisissant entre la mer transparente et bleue, à peine remuée par quelques vaguelettes, de rares ondulations produites par le vent chaud venu d'Afrique, et cet immense cône gris, terreux et forestier, ronronnant, soufflant, fumant.

Le monstre qui sommeillait là, indifférent aux hommes et à leurs tribulations, exhalait lentement ses gaz soufrés et carbonés en une fumée qui montait droit dans le ciel azuré avant de bourgeonner en un panache blanc, tandis qu'en contrebas du vaste cratère de 400 mètres de diamètre, la lave s'écoulait lentement, comme une plaie qui suppure, comme un abcès qu'on vide, en une pâte rouge et noire, s'étalant par couches superposées sur les pentes

encore éclairées d'un soleil couchant, brûlant les pieds des pins rabougris et les fragiles pousses des chênes verts. Alors, en cette fin d'après-midi de juillet, tandis que la journée de labeur s'achevait enfin, tous, du pêcheur de thon rentrant au port à l'orfèvre de Borgo Orefici en passant par l'artisan chocolatier de la *via* Toledo et par le fabricant de figurines pour crèches de la *via* dei Cribs, tous donc, par réflexe, jetaient un œil vers *il Vesuvio* et écoutaient son murmure. Savait-on jamais ? Pouvait-on rester tranquille avec un tel voisin ?

L'enfer vu du paradis

La famille royale de Bourbon-Sicules ne semble pas se poser la question. Elle se tient à quelques dizaines de kilomètres de là, sur les hauteurs du parc du palais de Caserte, inspiré de Versailles. La peintre Angelica Kauffmann, qui immortalisa la scène, représente l'image d'une famille unie, apparemment heureuse au milieu d'une nature verdoyante et riche. Le tableau est romantique, bien dans l'esprit de cette époque prérévolutionnaire, et la reine de Naples, elle aussi, comme sa sœur Marie-Antoinette, reine de France, ne déroge pas à la mode rousseauiste : elle porte une simple robe de mousseline blanche.

Le roi Ferdinand et la reine Marie-Caroline sont encore jeunes, et leurs visages lisses et ronds ne trahissent nul souci ni inquiétude. Aucune brouille visible non plus. Les six enfants qui les entourent, blonds, aux figures poupines, portraits partagés de Habsbourg et de Bourbons, complètent ce tableau idyllique. L'aînée, Marie-Thérèse, onze ans, joue de la harpe ; François, six ans, héritier du trône, caresse le museau d'un lévrier ; Marie-Christine, quatre ans, une couronne de fleurs à la taille, prend la main de sa mère ; le petit Gennaro, trois ans, assis sur un coussin, joue avec un oiseau attaché par un fil à la patte. Tous affichent une expression de calme et de bonheur. Seule Louise-Marie, dix ans, assise sur un petit char doré, présente un visage sérieux et un brin tendu. Peut-être est-ce parce qu'elle tient sur ses genoux la dernière-née, la petite Marie-Amélie, encore un bébé, et que c'est pour elle une grande responsabilité.

Impossible, en regardant ce tableau, de ne pas songer à celui de van Meytens qui représenta l'immense famille impériale d'Autriche sur la terrasse de Schönbrunn. Marie-Caroline est bien la fille de Marie-Thérèse la Grande. Et le dernier rejeton de cette famille nombreuse en cette année 1783

– il viendra d'autres enfants plus tard, Marie-Caroline n'en aura pas moins de dix-sept ! – s'appelle donc Marie-Amélie. Elle est née le 27 avril 1782. Innocente, elle ne sait pas encore quel destin l'attend. Elle regarde légèrement sur la droite dans la même direction que son frère Gennaro, vers cet oiseau qui cherche à s'envoler pour retrouver sa liberté.

Tout est calme et bienheureux dans ce tableau. Ce qu'il ne montre pas est en dehors du cadre, au-delà de ces collines boisées, plus loin que ce ciel bleu où moutonnent quelques nuages. Le calme est précaire et la menace constante. Le monstre n'est pas si éloigné, il respire, il vit, il remue. *Il Vesuvio* est visible des hauteurs de Caserte et son panache de fumée aussi. Difficile d'en faire abstraction. Marie-Amélie est trop jeune pour le savoir, mais elle ne tardera pas à vivre elle aussi avec cette épée de Damoclès au-dessus de la tête. Première menace et première angoisse d'une longue série qui ne la laissera pas en paix, ou si peu : guerres, fuites, exils, révolutions qui viendront tout bouleverser d'un monde heureux qu'on savait fragile mais qu'on espérait stable, durable, éternel. Première menace bien dérisoire pourtant que ce Vésuve en comparaison des soubresauts politiques de l'entre-deux-siècles. Les hommes sont un autre fléau que la nature, car il laisse moins de répit. « Le Vésuve, écrit Chateaubriand qui escaladera le volcan dix ans plus tard, n'a pas ouvert une seule fois ses abîmes pour dévorer les cités, que ses fureurs n'aient surpris les peuples au milieu du sang et des larmes¹. » Parvenu au sommet et observant le golfe de Naples qui s'offrait à sa vue, le grand écrivain conclut : « C'est le paradis vu de l'enfer². » En somme, en cet été 1783, l'image est inversée : l'ombre du Vésuve visible depuis les splendeurs de Caserte, c'est l'enfer vu du paradis. Cette image dit la fragilité des êtres et la précarité des positions. Pour la toute jeune Marie-Amélie qui babille entourée des siens en regardant cet oiseau prisonnier dans ce jardin merveilleux, cet instant suspendu est comme le funeste avertissement des malheurs à venir, le signe avant-coureur des angoisses qui feront son quotidien.

Lazzarone et Frédégonde

Les parents de Marie-Amélie n'avaient pas bonne réputation, on leur prêtait toute sorte de tares et de vices. Le royaume sur lequel ils régnaient – Naples et la Sicile – avait connu depuis l'Antiquité les occupations grecque et romaine, les incursions barbares, la tutelle byzantine pour Naples, la domination arabe

pour la Sicile. C'était une terre de brassage culturel placée au carrefour de plusieurs civilisations. Son histoire politique ultérieure avait été agitée elle aussi : les Normands étaient arrivés à la fin du XI^e siècle, le comte Roger de Hauteville fondant le premier royaume de Sicile ; au siècle suivant, Frédéric II de Hohenstaufen avait mis la main sur le royaume avant d'être détrôné par Charles I^{er} d'Anjou, frère de Saint Louis. Après les « Vêpres siciliennes », le royaume s'était scindé en deux, Naples restant aux Français quand la Sicile s'offrait à Pierre d'Aragon ; au XVI^e siècle, Ferdinand d'Aragon avait repris Naples. Avec la guerre de Succession d'Espagne, l'Italie du Sud avait été l'enjeu de la querelle entre Français, Autrichiens et Espagnols. L'empereur Charles VI avait régné un temps sur les deux royaumes, mais, en 1733, l'infant don Carlos, fils du roi Philippe V, les avait reconquis avant de les réunifier. Le royaume des Deux-Siciles était né. Charles III régna sur Naples et la grande île jusqu'en 1759, date à laquelle il hérita du trône d'Espagne. La couronne des Deux-Siciles échut alors à son troisième fils, Ferdinand, un enfant de huit ans, le père de Marie-Amélie.

Ferdinand n'avait pas des capacités suffisantes pour bien gouverner. Homme d'un bon fond, il aurait pu faire un monarque assez correct dans une époque moins troublée que cette fin du XVIII^e siècle. Chapeauté par un conseil de régence dirigé par le marquis Tanucci, déjà aux affaires sous le précédent règne, il fut formé par le prince de San Nicandro, lui-même individu de peu de valeur. « Ne sachant rien lui-même, il ne pouvait rien enseigner à son élève³ », écrit Alexandre Dumas au sujet du mentor. Ainsi détourna-t-on le pauvre Ferdinand des affaires politiques en lui donnant la seule passion de la chasse et de la pêche. Il n'était pas rare que son piqueur frappât à la porte du Conseil ou sifflât trois fois dans le couloir afin d'inviter le roi à le rejoindre à la chasse. On raconte aussi qu'après avoir pêché dans les eaux voisines du mont Pausilippe, le roi vendait lui-même son poisson à la criée, négociant son prix chèrement. Doté d'une culture plus que rudimentaire, sachant à peine lire et écrire, passant son temps en compagnie des domestiques et des matelots, parlant avec eux le dialecte napolitain, peu soucieux d'hygiène, de dignité et d'étiquette, le père de Marie-Amélie faisait un piètre souverain. Ferdinand aimait tant la compagnie des *lazzaroni*, qu'on le surnomma bientôt « Lazzarone », qualificatif bien peu royal, mais dont lui-même se flattait.

Quand l'empereur Joseph, son futur beau-frère, séjourna à Naples en mars 1769, il fit de lui ce portrait cruel : « De toute sa vie, cet homme-là n'a jamais réfléchi, ni à lui-même, ni à son existence physique ou morale, ni à sa

Table

INTRODUCTION. – Malgré elle	9
-----------------------------------	---

PREMIÈRE PARTIE
LE SANG DES BOURBONS
(1782-1809)

CHAPITRE PREMIER. – La fille de Marie-Caroline.....	17
CHAPITRE II. – Le choc révolutionnaire.....	31
CHAPITRE III. – La menace « Buonaparte ».....	45
CHAPITRE IV. – Le fils du régicide	61

DEUXIÈME PARTIE
L'ESPOIR DES ORLÉANS
(1809-1830)

CHAPITRE V. – Toute à toi.....	81
CHAPITRE VI. – Ma cocarde blanche.....	97
CHAPITRE VII. – <i>Vita ritirata</i>	115
CHAPITRE VIII. – Résidences surveillées.....	131
CHAPITRE IX. – Les deux branches.....	147
CHAPITRE X. – Aux premières loges	163
CHAPITRE XI. – Mon bonheur est fini	181

TROISIÈME PARTIE
LA DERNIÈRE REINE POSSIBLE
(1830-1848)

CHAPITRE XII. – Une couronne d'épines	201
CHAPITRE XIII. – Les Blancs et les Rouges	221
CHAPITRE XIV. – L'intranquille	237
CHAPITRE XV. – Royale et bourgeoise	257
CHAPITRE XVI. – Conservatrice et charitable.....	273
CHAPITRE XVII. – Le clan des Orléans.....	293
CHAPITRE XVIII. – La paix et l'ordre.....	313
CHAPITRE XIX. – L'absent	333
CHAPITRE XX. – L'écroulement.....	353

QUATRIÈME PARTIE
LA MONARCHIE EN EXIL
(1848-1866)

CHAPITRE XXI. – L'union de famille.....	377
CHAPITRE XXII. – <i>Wait and see</i>	397
CHAPITRE XXIII. – La chère Bonne Maman	419
CONCLUSION. – La dernière.....	441
Notes.....	451
Généalogies	472
Sources et bibliographie.....	475
Remerciements	483
Index des noms de personnes.....	485